



Le calvaire de de l'Arménie

Démarcation. Plus d'un an après l'invasion du Haut-Karabakh, l'Azerbaïdjan continue à grignoter du terrain.

Par Marine de Tilly (texte) et Antoine Agoudjian (photos), envoyés spéciaux en Arménie. Reportage réalisé en décembre 2024.



Un soldat volontaire arménien face aux positions azerbaïdjanaises qui menacent la région du Syunik, dans le sud-est du pays.

Frontière : en poésie, ligne imaginaire entre deux univers, séparant les rêves de l'un des songes de l'autre. En géopolitique, limite fixée par traité entre deux États. En Arménie, sac de nœuds inextricable. Les frontières y épousent tour à tour les anciennes lignes de démarcation soviétiques, les tracés issus de la déclaration d'Almaty, signée deux ans après la chute du mur de Berlin par 11 des 15 anciennes Républiques socialistes soviétiques, mais aussi les délimitations incertaines redessinées au GPS après l'accord de cessez-le-feu arméno-azerbaïdjanais du 9 novembre 2020, ou encore le butin des offensives sauvages menées par l'armée de Bakou en 2021 et 2022, qui représentent près de 250 kilomètres de pénétration illégale en territoire arménien. Les cicatrices se creusent, se rétractent et s'étirent, depuis trente ans, sur la peau douloureuse de l'Arménie.

La signature d'un traité de paix, historique, entre les deux pays, en cours de négociation depuis la fin de la troisième guerre du Haut-Karabakh, permettra d'y voir un peu plus clair, du moins sur le plan de la cartographie. Une « commission de délimitation et de démarcation » bilatérale planche sur le sujet. Mais deux choses doivent être gardées en mémoire. Primo : bouffi d'orgueil par sa victoire, l'autocrate azerbaïdjanais Ilham Aliev est déterminé à réduire l'Arménie à « un cul-de-sac », déclarait-il sur une chaîne gouvernementale en début d'année. Il redessiner ses frontières au mètre près, exactement comme il l'entend et sans s'inquiéter de « suivre telle ou telle ligne particulière comme un chat aveugle ». Secundo : non plus sur les cartes mais à la surface de la Terre cette fois, dans ces villages ballottés d'un côté ou de l'autre de la guerre, les civils paieront.

Le Syunik – région la plus méridionale d'Arménie, la plus riche en minéraux aussi, goulot d'étranglement entre l'Azerbaïdjan à l'est et... l'Azerbaïdjan à l'ouest, dernier verrou ●●●

ANTOINE AGOUDJIAN POUR « LE POINT »



Antranik Margaryan, un habitant du village de Shikahogh, accuse Nikol Pachinian, le chef du gouvernement arménien, de faire table rase du passé.



Nicolaï, Naïra et leur fille ont fui le Haut-Karabakh durant la guerre de 2020 pour s'installer à Kapan, chef-lieu du Syunik. La perte de son territoire ancestral est, pour le père de famille, source de colère et d'amertume.



ANTOINE AGOUDJIAN POUR « LE POINT » (x4)

Dans le village de Shinuhayr, Hamest et sa petite-fille présentent le portrait de leur fils et père, Abel Mirkoyan, disparu, probablement tué pendant la guerre des 44-Jours dans le Haut-Karabakh, en 2020.



Des soldats volontaires arméniens défendent la région du Syunik, menacée par l'autocrate azerbaïdjanais Ilham Aliév.

... terrestre et stratégique, sorte de Dantzig arménien en somme –, est dans la ligne de mire. « *Nous vivons, de justesse, sur une ligne de faille.* » Dans la maison vide et grise que le gouvernement a construit pour sa famille quand, en janvier 2020, la frontière a coupé son village de Chournoukh en deux, Laura mime l'équilibre avec sa main, et son geste finit en signe de dépit. « *Qui voudrait construire, sembler, avoir des enfants sur cette frontière ?* » La question est rhétorique. « *Après nous, la fin. Personne ne veut vivre penché au-dessus d'un gouffre.* » Devant ses fenêtres, deux lignes de barbelés. À moins de 100 mètres en amont, sur une crête, autant de positions azerbaïdjanaises. « *L'attaque est imminente, commente Stepan, son mari. On entend des tirs, ils bâtissent des choses, ils s'entraînent, on les voit faire leur gymnastique. Mais on est là, nous aussi. Et, quand ils attaqueront, ils prendront nos terres, on tombera, et on mourra comme des dindons de la farce azérie. Vous devez nous trouver fous. On est arméniens.* » L'humour des Arméniens est toujours au bord du désespoir.

« On est seuls »
Même son de cloche à Kapan, capitale de la région, dont le maire, Gervorg Parsyan, prend lui aussi très au sérieux « *les discours d'un déséquilibré qui considère notre Syunik comme son Azerbaïdjan occidental* ». Garnik est de Hadrouit, au Karabakh. Comme ses frères d'exil, il a dû tout abandonner lors du grand exode de septembre 2023 devant l'avancée de l'armée de Bakou. Il vit désormais chez sa belle-fille, près de l'aéroport. « *Regardez ! lance-t-il en désignant la fenêtre. Les Turcs [les Azerbaïdjanais, NDLR] sont dans notre jardin. Qu'ils frappent à la porte, j'en fiche, j'ai déjà tout traversé.* » D'un côté, un envahisseur tout-puissant. De l'autre, un Premier ministre arménien « *qui baisse le pantalon de la nation* ». « *Comment voulez-vous que ça se termine ? L'Arménie est un pays de clochards. On est nus. On est seuls. Nikol Pachinian ne nous a même pas vendus, il nous a donnés, contre rien, pour rien.* »
« Celui qui cherche la paix doit être sourd, aveugle et muet », dit le

proverbe... turc. Le chef du gouvernement l'a bien compris. Nikol Pachinian joue la carte de l'apaisement depuis le début des négociations, inédites, entre l'Arménie et son voisin. Dès le mois de mai 2023, il reconnaît devant le Parlement la souveraineté de l'Azerbaïdjan sur le Haut-Karabakh. « *Trois ans plus tôt, un poing levé et l'autre sur le cœur, il disait que Stepanakert était et resterait*

« Nous vivons, de justesse, sur une ligne de faille. » Laura, à Chournoukh

l'Arménie », se souvient Antranik. À Shikahogh, village de 92 âmes – aujourd'hui moins de 50 – recroquevillé sous sept postes azéris, le vieux sage – cigarette au bec, regard flou et mouillé – ne mâche pas ses mots. « *Je me méfie bien plus de lui que de mes ennemis. Pachinian fait table rase du passé, sans états d'âme, au nom de la paix. Mais de quelle paix parle-t-on ? Je*

préfère encore le bruit de la bataille à celui de ce traité d'anéantissement. »
À partir d'avril 2024, les pourparlers avancent, l'« effort de paix » s'intensifie. Ilham Aliev exige « son » corridor extraterritorial vers le Nakhitchevan, bien sûr, mais aussi des modifications de la Constitution arménienne : effacement de toute référence à l'indépendance du Haut-Karabakh, reconnaissance du « génocide » de Khodjaly en février 1992..., fameux « effet miroir », fondé sur l'idée – de Joseph Goebbels – d'imputer à l'ennemi ce que l'on se prépare précisément à lui faire. Pachinian accepte, reconnaît, rend, restitue, donne. Notamment quatre villages (Baghanis, Voskepar, Kirants et Berkaber) sur la frontière du Tavush (nord-est du pays) qui avaient été conquis par l'Arménie victorieuse à la fin de la première guerre du Haut-Karabakh, en 1994.
« *Concentrons-nous sur l'Arménie réelle* », martèle Nikol Pachinian, plutôt que sur l'Arménie historique, « *si l'on ne veut pas qu'elle bascule elle aussi dans l'Histoire* ». « *Nous devons faire*



Le prêtre Avediq Mardirosian a officié en Irak avant d'entrer au monastère de Vahanavank, en Arménie. Son histoire symbolise la résilience des chrétiens arméniens face aux persécutions religieuses.

preuve de créativité sur les frontières », lui répond, sourire en coin, le dictateur de Bakou. « *C'est l'histoire du chat et de la souris, résume le vieil Antranik. Le chat s'amuse, la souris se croit plus agile mais, à la fin, elle se fait dévorer.* »
Aliev a-t-il vraiment l'intention de conclure un accord de paix avec l'Arménie ? Après chaque concession d'Erevan, Bakou semble imposer de nouvelles conditions. « *Que négocie-t-on au juste ? s'agace le père Avetik, prêtre du monastère de Vahanavank (« bouclier », en arménien), dans les montagnes au-dessus de Kapan. Une défaite ou la prochaine humiliation ? Nous avons perdu une guerre, pas l'Arménie. Nous sommes vaincus, pas soumis ! Ne laissons pas le Syunik devenir le nouveau Karabakh.* » « *Je ne sais pas si le gouvernement travaille et je n'y crois pas trop, confesse Anna, réfugiée du Karabakh, mais je crois en la justice divine, et il n'y a pas de paradis sans sacrifice. Beaucoup de nos frères sont morts pour que nous puissions vivre libres. Quelque chose se trame derrière les poignées de main. C'est sûr,*

il faudra encore des morts. » Pour elle, Avetik et tous ceux qui vivent sous la menace des fusils ennemis, loin d'Erevan, le long de la frontière, les concessions du Premier ministre reviennent à « *nourrir un crocodile en espérant qu'il nous mangera en dernier* », comme disait Churchill à Chamberlain après Munich.
Dans leur tranchée impeccablement tenue, sur une ligne de front très exposée mais jamais attaquée depuis 2022, Arthur et ses hommes – pour la plupart originaires du Karabakh – sont prêts à en découdre. « *Je ne suis pas censé vous parler, mais dites-le à la France : avec ou sans ses armes, nous ne leur céderons plus un centimètre d'Arménie et, surtout, nous irons reprendre ce qu'ils nous ont volé.* » L'espoir a parfois de puissantes racines. « *Le Karabakh n'a jamais été azéri et, moi vivant, l'Arménie ne le deviendra jamais* », déclame le jeune soldat. « *Le problème, c'est que tu vas bientôt mourir !* » plaisante son voisin.
Paranoïa
Sur la route de David Bek et de Nerkin Hand, deux villages enclavés, étranglés par ces lassos de frontière tracés de force par l'armée azerbaïdjanaise, le chef de la sécurité de Kapan s'exaspère de rouler toujours en contrebas des postes « turcs ». « *On dirait qu'ils sont au spectacle, au balcon. À la*

première escarmouche, ils nous tirent comme des pigeons. Ce n'est plus de la guerre, c'est de la chasse, du ball-trap. » De chaque côté de la chaussée, drapeaux arméniens et azerbaïdjanais claquent en cadence, et les sentinelles adverses se regardent en chiens de faïence. Des checkpoints déserts, les militaires russes, censés former une force d'interposition, sont partis depuis belle lurette. Les soldats arméniens sont jeunes, gelés et sur les dents. Certains ouvrent les barrières, d'autres pas, ou après dix-sept coups de téléphone. Pendant ce temps, les observateurs européens, armés de jumelles, observent de loin, enregistrant le moindre mouvement. L'air empesté la paranoïa. En 2020, Ilham Aliev disait qu'il chasserait les Arméniens du Haut-Karabakh « *comme des chiens* ». Quatre ans, deux guerres et neuf mois de blocus plus tard, le fait était accompli. Le 24 septembre 2023, l'enclave capitulait, et 100 000 Arméniens quittaient une terre que leurs aïeux habitaient deux mille cinq cents

« Ils nous tirent comme des pigeons. Ce n'est plus de la guerre, c'est du ball-trap. » Un soldat

ans avant eux. « *Le Haut-Karabakh n'existe pas !* avait alors déclaré le président azerbaïdjanais. *Il n'a jamais existé. Les Arméniens l'ont inventé dans leurs rêves, dans leur mythologie.* »
À Nerkin Hand, il n'y a plus une seule bête dans les bergeries. Volées et mangées par l'ennemi, ou pulvérisées par ses mines. Ici, seul le soleil traverse les frontières sans se faire tirer dessus. « *Vous voyez, là, dit un habitant en indiquant un vague point gris à 300 mètres, c'est le cimetière. Il est de leur côté.* » Les deux églises aussi. Confisqués, les chants et les messes qui réchauffent les âmes des vivants. Interdit, le repos des morts. Il flotte sur ces lisières kafkaïennes un drôle de silence. Un silence dangereux. Un silence de requiem ●